

Socialisation continue et transformation de l'individu : une grille d'analyse

Une des visions courantes de la succession entre socialisation primaire et socialisation secondaire instaure une discontinuité entre des périodes pendant lesquelles l'individu serait modelé ou remodelé par l'action de la société, suivies par d'autres au cours desquelles il agirait et où se manifesterait de ce fait l'actualisation des produits des socialisations qui l'ont formé. À l'extrême, il serait possible d'imaginer une sorte de cycle anthropologique des socialisations, commun à tous les individus des sociétés différenciées : socialisation primaire dans l'enfance et l'adolescence, suivie par une première courte période d'actualisation, puis une deuxième salve de socialisations secondaires correspondant à l'entrée dans la vie adulte (socialisations professionnelles et conjugales notamment, perçues de ce fait comme s'exerçant sur un laps de temps discontinu), suivies quant à elles par une phase beaucoup plus longue, voire définitive, d'actualisation.

Or, même si un tel ordonnancement est sans doute globalement à l'œuvre dans la structure des socialisations modernes, il est douteux que la distinction stricte entre moments socialisateurs et moments d'actualisation ait une pertinence autre qu'analytique. Vu la diversité des instances et mécanismes socialisateurs à l'œuvre, la variation des calendriers socialisateurs, elle-même produite socialement, et enfin la force indéniable de la société dans son modelage des individus, il semble beaucoup plus réaliste de pré-supposer une *continuité* de l'action de cette dernière.

Cette notion de « socialisation continue » est parfois avancée comme remède à ce qui serait une conception « trop déterministe » de la socialisation, dans la mesure où elle semble permettre de diluer l'effet des instances de socialisation dans un temps long, qui laisserait place à une action individuelle qui en serait indépendante. Tel n'est pas le point de vue adopté ici, et on soutiendra même l'option théorique contraire. De même qu'on a montré, au chapitre 2, que la multiplicité des instances de socialisation n'était pas le signe de la faiblesse de cette dernière mais bien la manifestation de sa puissance formatrice, on peut maintenant mettre en lumière le caractère intense d'une socialisation qui s'exerce, potentiellement, de manière continue sur l'individu. N'est-il pas après tout logique que plus l'action socialisatrice soit durable, plus elle soit déterminante ?

Cette « logique » doit pourtant être confrontée à l'aporie qu'on peut d'emblée lui opposer et qui établit l'impossibilité apparente d'une conception où la socialisation serait à la fois continue et puissante – c'est-à-dire ayant des effets formateurs et transformateurs sur l'individu. En effet, si l'empreinte de la société sur l'individu est si forte qu'elle le modèle « de l'extérieur » de façon puissante et définitive, la socialisation primaire, familiale notamment, construit définitivement un individu qui ne fait plus qu'actualiser les effets de cette socialisation primaire tout au long de sa vie, par ses pratiques, ses attitudes, ses goûts, sans que la transformation de cet individu soit pensable sociologiquement. Inversement, si la socialisation est un processus continu, n'est-elle pas forcément sans effet durable puisque l'individu ne cesse d'être reconstruit, et transformé, tout au long de sa vie ? Élaborer un modèle permettant de concevoir la socialisation comme un processus à la fois fort et continu est l'un des principaux enjeux de ce chapitre. On se propose d'y construire une grille d'analyse de la socialisation qui puisse servir de guide dans l'approche sociologique des socialisations continues en examinant la socialisation de trois points de vue complémentaires : ses instances, la manière dont elles agissent et les effets de ces actions sur l'individu.

1. Les instances d'une socialisation continue

Nous avons déjà rencontré, au cours des premiers chapitres, une multiplicité d'instances et d'agents susceptibles, par leur action, de modeler l'individu :

les parents, le reste de la famille, l'État, les gardes et les professionnels de l'enfance, les médias et les industries culturelles, le groupe de pairs, l'école, le monde du travail, le conjoint, les groupements associatifs, politiques ou religieux. Ces instances pouvaient par ailleurs agir sous la forme de personnes physiques, de normes orales ou écrites, de conditions matérielles d'existence, ou encore d'usages prescrits des objets ou des espaces. Il s'agit désormais de les envisager sous l'angle plus général de leur nature sociologique, en nous concentrant d'une part sur un type évident d'instance de socialisation, que nous avons jusqu'ici très fréquemment croisé mais non thématiqué en tant que tel (les institutions), et d'autre part, à l'opposé, sur deux instances *a priori* éloignées du modèle institutionnel de la socialisation (les événements et la volonté individuelle).

1.1 Le rôle central des institutions et leurs limites

Les institutions – c'est-à-dire tous les « groupements sociaux légitimés », pour reprendre la définition de Mary Douglas¹ – sont probablement les instances de socialisation les plus évidentes : pour former et transformer un individu, la force institutionnelle ne serait-elle pas même indispensable, comme en témoignent les institutions familiales et scolaires ? Or la rencontre avec des institutions ne se limite pas aux premières années d'existence, et elles constituent de ce fait des points d'ancrage capitaux d'une socialisation continue.

• Les institutions totales

Certaines institutions constituent des exemples classiques « d'appareils à transformer les individus », pour reprendre une expression que Michel Foucault utilise à propos des « institutions disciplinaires » telles que le couvent, l'école, l'usine, l'hôpital, la prison, ou encore l'armée : « le soldat est devenu quelque chose qui se fabrique ; d'une pâte informe, d'un corps inapte, on a fait la machine dont on a besoin ». Michel Foucault montre plus précisément que ces institutions « corrigent », « dressent » et « fabriquent » les individus au moyen de la surveillance hiérarchique, de la sanction normalisatrice et de leur combinaison dans la procédure de « l'examen »². De même, les

1. M. Douglas, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 2004, p. 81.

2. M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 159-227, p. 269.

différentes « institutions totales » regroupées par Erving Goffman (foyers fermés, hôpitaux, prisons, couvents, mais aussi casernes, navires en mer ou internats) constituent selon lui une « expérience naturelle des possibilités d'une action sur le moi ». Du fait de la caractéristique centrale qu'elles partagent – l'inscription dans un même cadre institutionnel de tous les aspects de l'existence –, elles constituent une quasi-expérience de laboratoire permettant d'évaluer l'influence socialisatrice d'une institution donnée¹. Les enquêtes portant sur l'hôpital psychiatrique, comme celle d'Erving Goffman lui-même, mais aussi sur l'armée ou le petit séminaire (où sont formés les prêtres), manifestent très clairement la force institutionnelle engagée dans la transformation des individus². Mais de telles modalités d'action des institutions existent-elles encore ? Notre époque ne se caractérise-t-elle pas plutôt par un déclin de la force socialisatrice des institutions traditionnelles, notamment du fait de l'érosion de la croyance dans leur pouvoir transformateur et dans sa légitimité³ ? Plutôt que de poser un diagnostic historique et global sur les liens entre institutions et modernité, il peut sembler préférable de faire de la limite du pouvoir transformateur des institutions une question analytique à traiter empiriquement et au cas par cas.

• Un modèle d'analyse des effets socialisateurs institutionnels

Howard Becker propose ainsi un modèle qui vise à rendre plus fine et plus complexe l'analyse de l'effet socialisateur des institutions (de quelque époque ou nature qu'elles soient) et à mesurer les limites de leur action sur l'individu⁴. Il suggère en effet tout d'abord de prendre acte des quatre « découvertes » effectuées par les travaux sociologiques ayant porté sur les socialisations adultes opérées par des institutions ayant un mandat transformateur explicite (écoles, prisons, ou hôpitaux psychiatriques). Tout d'abord, l'effet de ce type de socialisation ne peut *a priori* être assimilé ni aux buts explicites de transformation promus par l'institution elle-même, ni même à leurs contraires – ce à quoi on réduit souvent l'approche interactionniste de

1. E. Goffman, *Asiles*, Paris, Minuit, 1968 [1961], p. 45-54.

2. L. Pinto, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 3, 1975, p. 18-41, Ch. Suaud, *La Vocation*, Paris, Minuit, 1978.

3. F. Dubet, *Le Déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.

4. H. Becker, « The Self and Adult Socialization », in *Sociological Work*, op. cit., p. 289-303.

la déviance. La prison par exemple ne produit ni des personnes « amendées » ayant totalement rompu avec leurs dispositions criminelles, ni des criminels plus endurcis et expérimentés, mais une carrière bien plus complexe d'allers et retours sur un axe de « criminalisation ». Deuxièmement, Howard Becker insiste sur le danger qu'il y a à penser « l'institution » comme un groupement monolithique dont les forces transformatrices agiraient toutes dans la même direction, en sous-estimant les divergences entre les groupes ou les agents qui appartiennent à l'institution – c'est par exemple un thème classique des approches interactionnistes de l'hôpital psychiatrique que de souligner la diversité des « idéologies » qui y sont représentées. Troisièmement, le matériau humain sur lequel opère l'institution ne réagit pas à son action comme des individus isolés, mais bien comme un groupe organisé d'individus – on se souvient à cet égard de *Boys in White*, au chapitre précédent, et de la façon dont la socialisation étudiante engage des phénomènes collectifs et notamment une « culture étudiante ». Il est enfin capital de prendre en compte l'influence déterminante du « monde au-delà de l'institution », c'est-à-dire des structures sociales dans lesquelles s'inscrit toute institution, qui, même « totale » et apparemment fermée, n'est jamais un « empire dans un empire », pour reprendre une formule de Spinoza.

Ces principes d'analyse peuvent également valoir, comme le suggère Howard Becker lui-même, pour l'étude des socialisations opérées par des groupements plus faiblement institutionnalisés, voire pour celle des influences apparemment portées par des individus isolés. Dans tous ces cas cependant, il est important d'intégrer dans le modèle beckerien une dimension qu'il tend à exclure et qui constitue pourtant une limite fréquente et inhérente au pouvoir de l'institution : la façon dont ces influences socialisatrices rencontrent, chez les individus, des propensions facilitant plus ou moins leur transformation. Goffman indique ainsi que l'institution totale peut, dans une certaine mesure, se heurter à la « culture importée » – en d'autres termes, les effets des socialisations antérieures – qui est celle de l'individu à son entrée dans l'institution¹. De plus, à partir du cas de l'armée et du séminaire, Louis Pinto souligne l'existence de conditions sociales de réussite de l'inculcation réalisée par une institution totale, parmi lesquelles un travail, visible ou invisible, de sélection des entrants dans l'institution qui vise à asseoir l'efficacité de l'action institutionnelle sur la pré-adéquation des individus à la transformation

1. E. Goffman, *Asiles*, op. cit., p. 55-56.

que l'institution exerce sur eux¹. De même, dans le cas de l'effet du groupe de pairs ou des autrui significatifs « secondaires » comme le conjoint, Bernard Lahire met en lumière l'existence de diverses conditions sociales de possibilité de leur influence : ces instances socialisatrices peuvent par exemple représenter des modèles socialement plus légitimes ou détenir une autorité d'ordre moral, sentimental ou religieux qui renforce leur pouvoir prescripteur. Mais il s'agit aussi de prendre en compte le fait que l'individu peut ou non être porteur – de façon parfois latente – de dispositions congruentes à ce type d'influence conjugale ou amicale². L'extension du pouvoir socialisateur des différentes instances est donc tout autant à analyser à partir du « matériau humain » sur lequel elles s'exercent que du point de vue de leurs caractéristiques propres.

1.2 Événements et volonté : à l'écart de la socialisation ?

Si les institutions sont les instances idéal-typiques de socialisation, c'est probablement parce qu'elles possèdent ce qui apparaît comme une condition *sine qua non* pour la transformation des individus : elles peuvent encadrer leur vie pendant le temps nécessaire à l'inculcation de dispositions. Est-ce à dire qu'il ne peut y avoir de socialisation en l'absence d'un tel dispositif, dans un temps court ou lorsque l'individu est seul ? L'événement et la volonté individuelle sont souvent présentés comme des pierres d'achoppement ou des exceptions à la socialisation, alors qu'ils peuvent très bien opérer comme des instances socialisatrices.

• *L'événement : un « processus socialisé et socialisant »*

Le caractère imprévisible, inédit, et ponctuel de l'événement lui permet apparemment une action sur l'individu très différente de celle d'une instance socialisatrice, voire en fait un point de butée de cette dernière. On peut pourtant avancer qu'une sociologie de la socialisation continue peut parfaitement englober dans son modèle l'effet des événements. Émile Durkheim, dans son approche de « l'effervescence (...) caractéristique des époques

1. L. Pinto, « Expérience vécue et exigence scientifique d'objectivité », in P. Champagne, R. Lenoir, D. Merllié, L. Pinto, *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1989, p. 12-36.

2. B. Lahire, *La Culture des individus*, Paris, La Découverte, 2004, ch. 13.

révolutionnaires ou créatrices », mentionne déjà qu'un grand ébranlement collectif peut faire que « l'homme devienne autre », même s'il semble plutôt envisager une transformation limitée dans le temps comme celle de la nuit du 4 août (pendant la Révolution française), au cours de laquelle « une assemblée fut tout à coup portée à un acte de sacrifice et d'abnégation [l'abolition des privilèges accordés aux nobles] auquel chacun de ses membres se refusait la veille et dont tous furent surpris le lendemain »¹.

Mais l'effet des événements politiques n'est pas forcément limité à une unique nuit d'effervescence, et ces derniers peuvent durablement transformer les individus. Annick Percheron a examiné sous cet angle la guerre d'Algérie et Mai 1968, en montrant que les deux événements ont pu entraîner une réorganisation profonde des systèmes de références des individus qui les ont vécus, sans oublier qu'un même événement peut être à l'origine de socialisations différentes selon les groupes ou les individus (la guerre d'Algérie a ainsi produit, de manière concomitante, la génération de l'Algérie algérienne et celle de l'Algérie française)². Olivier Ihl soutient également que « le temps court [de l'événement] parvient à accoucher d'un temps long [de la socialisation] ». Les expériences politiques (campagnes électorales, mouvement social, intervention militaire, action ou disparition d'un « grand homme ») fournissent tout d'abord un certain nombre « d'opportunités de socialisation » : par contacts directs avec une dynamique collective (mobilisation protestataire, participation électorale, action militante), par une exposition aux flux d'information des médias qui en rendent compte (campagne de presse liée à un scandale politique, duel télévisé), ou encore par le biais des relations interpersonnelles qui charrient une appréhension de ces actions (discussions familiales, apostrophes sur le lieu de travail). Répondre à la question de savoir comment agit l'événement nécessite ensuite de dégager les conditions qui font qu'une expérience politique peut « accéder au statut d'emblème et à ce titre se muer en agent de socialisation à part entière ». Au premier rang de ces conditions se trouve le travail de « traitement » et de transmission de cet événement effectué par des « agents d'exemplarité » et des « entrepreneurs de réputation » tels que les journalistes, les historiens ou les enseignants. Mais une analyse de l'effet socialisateur d'un événement ne doit pas présupposer

1. É. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1994 [1960], p. 300-301.

2. A. Percheron, *La Socialisation politique*, Paris, A. Colin, 1993, p. 173-189.

un effet uniforme de ce travail sur tous les groupes sociaux. Il s'agit donc pour finir de situer l'expérience de l'événement au sein de groupes réels d'âge ou d'appartenance sociale pour faire apparaître comment les individus sont à la fois « fils de leur père et fils de leur temps », dans le cadre d'un modèle séquentiel de socialisation continue¹. Ces « individus » peuvent d'ailleurs être également... « filles de leurs mères et filles de leur temps » ! À partir de l'exemple de Mai 68, Julie Pagis montre ainsi qu'effets des socialisations primaires de genre et effets socialisateurs sexués de l'événement se combinent pour produire des socialisations par l'événement différentes entre les hommes et les femmes, et plus largement des « générations politiques genrées »². Elle fait également la sociologie des effets socialisateurs immédiats de Mai 68 en fonction du degré d'exposition à l'événement et des ressources militantes des individus, ainsi que celle de ses « empreintes sur le long terme », en montrant comment se conjuguent, de manière variable selon les propriétés sociales des personnes, incidences politiques (militantisme), mais aussi professionnelles (inflexion des trajectoires) ou privées (influence sur le mode de vie quotidien, la vision du couple ou du monde)³.

On peut même inclure dans un tel modèle des événements qui n'ont apparemment pas le caractère collectif des événements politiques. Anselm Strauss propose ainsi une typologie des transformations identitaires tout au long de la vie qui englobe tant les « changements de statut organisés » qui se font au sein de hiérarchies sociales institutionnalisées, que les « moments critiques » qui sont autant d'événements privés qui font dire à l'individu qu'il n'est « plus le même qu'avant » (une élève infirmière qui voit un patient mourir dans ses bras, un individu qui subit ou qui commet une trahison, ou encore un musicien qui « juste une fois » fait du commercial pour gagner de l'argent⁴).

L'analyse sociologique de tels événements peut alors consister à les replacer dans un espace social, mais aussi dans une temporalité plus longue, comme lorsque l'étude des changements soudains de métier fait apparaître la façon dont ces réorientations professionnelles s'inscrivent dans des

1. O. Ihl, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, 52, 2-3, 2002, p. 125-144.

2. J. Pagis, « Quand le genre entre en crise (politique) », *Sociétés et Représentations*, 24, 2007, p. 233-249.

3. J. Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, PFNSP, 2014, p. 75-114, p. 115-134.

4. A. Strauss, *Miroirs et masques*, Paris, Métailié, 1992 [1989], p. 98-107.

processus, eux-mêmes socialisés (dans la mesure où ils découlent des socialisations antérieures) et socialisants, et leurs rôles soit de condition de la continuité individuelle, soit de moteur de transformation de la personne¹.

• ***L'effort individuel : un « travail de soi » socialisé et socialisant***

Tout comme l'événement, la volonté et l'effort individuel sont souvent pensés comme un mode de transformation de la personne qui échappe à la socialisation. Dans cette optique, la transformation de soi manifesterait une sorte d'arrachement aux pesanteurs sociales au cours duquel l'individu serait son propre socialisateur. On peut toutefois soutenir que même dans ce qui se donne à voir comme pur effet de volonté, il n'est jamais inutile de rechercher l'action d'influences sociales et socialisatrices, et que tel est d'ailleurs le rôle spécifique de la sociologie, confrontée qu'elle est à maints autres discours qui n'ont pas les mêmes intérêts à procéder à cette quête du socialisé sous le volontaire.

Une enquête sur les processus par lesquels des jeunes filles deviennent anorexiques fournit un cas extrême, du fait de son caractère socialement désigné comme pathologique, d'une transformation individuelle qui se présente comme volontariste et dont on pourrait penser *a priori* qu'elle s'apparente à une « invention » de soi comme anorexique à l'écart de toute contrainte sociale². Le « travail de soi » effectué par les jeunes filles anorexiques est un travail de transformation qui s'exerce sur l'apparence corporelle, par le régime, le sport, les vêtements, mais aussi sur les sensations somatiques, et, parfois, sur un front scolaire ou même culturel. La rigueur extrême et le réglage minutieux de la vie qu'entraîne ce travail de soi rappellent l'action des institutions totales et montrent que « la volonté » peut devenir une véritable instance de socialisation. Son autonomie n'est toutefois qu'apparente dans ce processus, et cette volonté socialisante est également une volonté socialisée : la société œuvre largement dans cet ouvrage de soi, aussi extrême soit-il. On peut ainsi repérer l'entrecroisement de trois influences socialisatrices : la force d'entraînement locale des interactions, et notamment l'effet des injonctions à la maigreur portées par le groupe de pairs (mères, sœurs, copines) ; celle, interne, des dispositions héritées d'une socialisation antérieure marquée par l'entrecroisement de

1. S. Denave, *Reconstruire sa vie professionnelle*, Paris, PUF, 2015.

2. M. Darmon, *Devenir anorexique*, Paris, La Découverte, 2003.

quatre variables (l'époque, la classe sociale, le genre, et l'âge) qui renforcent chacune un rapport ascétique au corps faisant de la transformation corporelle une exigence valorisée et réalisable ; et enfin celle, externe, des institutions, et notamment de l'institution médicale qui peut jouer un rôle socialisateur bien avant la phase hospitalière de la carrière anorexique.

Pas plus l'effort apparemment individuel que l'événement ne représentent donc – surtout avant tout examen empirique – des limites au modèle de la socialisation. On peut non seulement montrer que leur action dépend de processus de socialisation mais aussi qu'ils constituent des instances socialisatrices à part entière, qui montrent que la socialisation continue ne doit pas être *a priori* réduite au modèle canonique de l'institution.

2. Le fonctionnement d'une socialisation continue

La question de la manière dont opèrent les différentes instances de socialisation recensées est à la fois fondamentale et relativement peu présente dans les recherches en sociologie, sans doute parce qu'elle semble « dépasser » les compétences sociologiques (que ce soit au profit de la psychologie du développement ou des sciences cognitives). Il existe pourtant des problématiques spécifiquement sociologiques d'analyse de ce fonctionnement qui, si elles ne peuvent prétendre fournir une théorie générale des mécanismes de l'intériorisation, n'en procurent pas moins de précieux coups de projecteurs sur tel ou tel aspect de ces derniers.

2.1 Des modalités et des mécanismes divers

C'est d'abord la diversité des modalités des processus de socialisation qui peut frapper. Nous avons déjà rencontré, souvent implicitement, certains des axes d'analyse selon lesquels elles s'organisent. On peut par exemple extraire de l'opposition éducation/socialisation, étudiée dans le chapitre 1, un axe du « degré de conscience » présent lors d'un processus de socialisation, tant du côté des socialisateurs que des socialisés. Si la position d'un processus donné sur cet axe doit être établie au cas par cas, on a vu qu'il n'était pas impossible de formuler des hypothèses plus structurales quant à leur répartition, par exemple lorsque Peter Berger et Hansfried Kellner caractérisent la

socialisation conjugale par un plus faible degré de conscience du processus à l'œuvre chez les socialisés que dans le cas de la socialisation infantine (où il est socialement évident qu'une éducation est à l'œuvre), ou bien lorsque l'on suggère que la formation et la socialisation professionnelles sont plus réflexives et plus conscientes (à nouveau du point de vue des socialisés) que les socialisations conjugales ou enfantines.

Un deuxième axe organisant un certain nombre des exemples évoqués lors de notre parcours est celui du « degré apparent de contrainte ou de violence » : il y a les « manières dures » et les « manières douces » dont s'opère un processus de socialisation. Du côté des manières « dures », on a évoqué plus haut le rôle de la surveillance et de la sanction dans le cas des institutions disciplinaires décrites par Michel Foucault. Quant aux manières douces, les socialisations amicales ou conjugales en fournissent des exemples. François de Singly parle ainsi de « socialisation par frottement » pour désigner le fonctionnement particulier des socialisations conjugales par la vie commune¹, où l'on « déteint » sur l'autre.

On peut enfin s'appuyer sur une typologie élaborée par Bernard Lahire pour dégager un axe de la nature sociologique des mécanismes à l'œuvre dans la formation des dispositions. La socialisation peut ainsi s'effectuer par entraînement ou pratique directe, c'est-à-dire à travers la participation à des activités récurrentes dans la famille, à l'école, entre pairs ou sur le lieu de travail. Elle peut également être le résultat d'un effet plus diffus de l'agencement ou de l'organisation d'une « situation » (par exemple, les multiples dispositifs organisés de séparation entre les sexes, comme les toilettes publiques ou les vestiaires, qui participent « silencieusement » à la socialisation de genre). La socialisation peut enfin procéder par la diffusion et l'inculcation de normes culturelles, de valeurs ou de modèles, c'est-à-dire d'injonctions concernant les manières de voir et de dire le monde, qu'elles soient transmises par la famille, l'école, ou les industries culturelles².

2.2 Par le corps, par la parole, ou par l'écrit?

En mentionnant ci-dessus les « socialisations silencieuses », on soulève en fait la question capitale de la place du langage dans la manière dont la

1. F. de Singly, *Libres ensemble*, Paris, Nathan, 2000, ch. 2.

2. B. Lahire, *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan, 2002, p. 420-422.

socialisation opère. On a déjà évoqué, dans le chapitre précédent, la grande importance accordée par Peter Berger et Hansfried Kellner à la conversation dans le fonctionnement spécifique de la socialisation conjugale. Plus généralement, le langage est défini dans *La Construction sociale de la réalité* comme « à la fois le contenu et l'instrument le plus important de la socialisation ». Dans cette perspective, si le langage possède ce pouvoir, c'est en fait parce que l'intériorisation des catégorisations qu'il véhicule engage l'intériorisation d'un monde : quand on enjoint à un enfant de « se comporter comme un petit garçon courageux », on reproduit et on construit un monde où il y a des garçons et des filles, des petits et des grands ainsi que des courageux et des lâches¹.

À cette centralité du langage s'opposent des conceptions qui insistent sur le silence des corps lors de l'intériorisation. Dans son enquête par observation participante sur l'apprentissage de la boxe, Loïc Wacquant analyse ainsi la dimension principalement corporelle, et corrélativement très silencieuse, du mode d'inculcation « implicite, pratique et collectif » de l'habitus du boxeur. L'entraîneur n'intervient qu'au moyen d'instructions très brèves et diffuses, dans la mesure où « l'essentiel du savoir pugilistique se transmet en dehors de son intervention explicite, par le biais d'une communication silencieuse, pratique, de corps à corps ». Cette pédagogie qui fait très peu de place aux paroles s'appuie notamment sur le caractère profondément collectif de l'apprentissage, où la transmission s'opère par mimétisme ou contre-mimétisme, chacun observant les gestes des autres, ou bien par la correction mutuelle (mais toujours implicite) que le groupe des boxeurs exerce sur lui-même².

Une telle approche a toutefois été critiquée. En reprenant les matériaux de Loïc Wacquant sur l'apprentissage de la boxe, Bernard Lahire vise à mettre au jour une dimension langagière (qui n'est pas pour autant intentionnelle, réflexive ou intellectualiste) selon lui indûment passée sous silence dans l'analyse³. De fait, l'enquête de Sylvia Faure sur les formes de socialisation à la pratique de la danse montre comment les mécanismes corporels et langagiers se complètent plus qu'ils ne s'opposent, dans la mesure où « apprendre par

1. P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 229-231.
2. L. Wacquant, « Corps et âme », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 80, 1989, p. 56-62.
3. B. Lahire, *L'Homme pluriel*, Paris, Nathan, 1998, p. 191-202.

corps » se fait aussi au moyen du langage et d'un formateur qui ne reste pas silencieux. Le langage intervient en effet dans le nom des pas, des exercices, et des actions à effectuer. Il se manifeste aussi dans l'usage très fréquent, par l'enseignant, des métaphores servant à corriger les actions ou les postures erronées : métaphores de la vie quotidienne (« on décolle les jambes comme si on ouvrait un livre ») ou métaphores sur le corps et le paraître (« avalez tout ça » pour enjoindre de tenir les abdominaux) jouent sur le double registre du langage et du corps et constituent un outil pédagogique qui les mêle¹. On peut donc avancer qu'il ne s'agit de sous-estimer ni l'une ni l'autre de ces dimensions, surtout là où on ne les attend pas forcément : de même que des catégories langagières interviennent dans les socialisations sportives, un pan important des socialisations scolaires se fait « par le corps ». Au-delà du débat général sur la place du langage, il est enfin possible que toutes les socialisations n'associent pas le corps et la parole dans les mêmes proportions, et qu'on ait affaire ici à un nouvel axe sur lequel situer les socialisations, selon qu'elles sont plus ou moins corporelles ou langagières.

Dans la construction de cet axe, il pourrait être intéressant de poser la question, moins thématifiée semble-t-il, du rôle d'un type particulier de langage dans les socialisations : l'écrit. Ce qu'on pourrait qualifier d'« écrit socialisateur » occupe en effet une place non négligeable, et probablement croissante du fait de l'écrit informatique, dans nos sociétés. Il peut agir de manière implicite, en contribuant à former ou transformer les catégories mentales des individus, comme lorsque les publications à destination de la jeunesse, scientifiques ou de loisir, inscrivent la domination masculine dans les corps par le langage — l'écrit faisant le lien entre ces deux registres². Mais la socialisation scripturale peut aussi procéder par injonction directe et transformation explicite des dispositions, comme dans le cas du « panoptique de papier » qui gouverne les corps dans un groupe commercial d'amaigrissement, et qui témoigne plus largement de la place de l'écrit socialisateur dans les politiques publiques de santé³.

1. S. Faure, *Apprendre par corps*, Paris, La Dispute, 2000, p. 142-162.

2. C. Détrez, « Il était une fois le corps... », *Sociétés Contemporaines*, 59-60, 2005, p. 161-177 ; C. Bruguier, I. Cromer, S. Cromer, « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés », *Population*, 57, 2, 2002, p. 261-292.

3. M. Darmon, « Surveiller et maigrir », *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement*, 91, 2, 2010, p. 209-228.

4 Socialisation continue et transformation de l'individu : une grille d'analyse

2.3 L'emboîtement des socialisations

La question du fonctionnement des processus de socialisation doit enfin forcément inclure une de leurs dimensions centrales dans l'optique d'une socialisation continue : leur caractère temporel et successif. On a déjà évoqué, au chapitre 1, les multiples raisons qui peuvent être invoquées pour expliquer le poids de la socialisation primaire. Elles restent valides dans le cadre d'une socialisation continue qui maintient le caractère surdéterminant, par rétrécissement des possibles, des expériences antérieures par rapport aux expériences postérieures : ce qui est vécu et intériorisé « avant » devient la base à partir de laquelle est perçu et donc intériorisé ce qui intervient « après ». Dans les termes de Pierre Bourdieu, on peut dire que « l'habitus contribue à déterminer ce qui le transforme »¹, ou dans ceux de Peter Berger et Thomas Luckmann, qu'au cours d'un processus donné de socialisation – sauf dans certains cas bien particuliers sur lesquels nous allons revenir – « le présent est interprété de façon à être maintenu en relation constante avec le passé », passé des socialisations antérieures qui constitue de ce fait « la base de la réalité » du processus en question².

Une optique en termes de « socialisation continue » considère donc l'emboîtement des socialisations plus que leur simple succession ou juxtaposition, et ce tout au long de la vie, puisque c'est jusque dans le « dernier chez soi » de la maison de retraite que l'effet des socialisations antérieures contribue à déterminer les usages de l'institution par les résidents, et donc potentiellement son action socialisatrice sur eux³. Méthodologiquement parlant, les analyses de cas individuels, qui cherchent à retracer les parcours d'un ou plusieurs individus donnés en réunissant un grand nombre d'informations sur ces individus et leur histoire, sont un moyen particulièrement riche d'accès aux emboîtements de leurs socialisations, qui sont sinon difficiles à appréhender⁴. Mais toute enquête attentive à ces articulations peut les faire apparaître. Les travaux de Delphine Serre sur les assistantes sociales mettent ainsi en lumière l'emboîtement des socialisations primaires et secondaires dans leurs trajectoires, par exemple les conditions issues de la socialisation

1. P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 177.

2. P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 270.

3. I. Mallon, *Vivre en maison de retraite*, Rennes, PUR, 2004.

4. B. Lahire, *Portraits sociologiques*, op. cit.

primaire (un certain rapport à l'écrit, des affinités avec une vision psychanalytique du monde) qui sont nécessaires pour que s'accomplisse l'acquisition d'une certaine pratique du signalement d'enfant en danger¹. L'examen de la socialisation professionnelle des policiers montre également l'importance des socialisations antérieures dans le rapport à de prétendus traits de la culture professionnelle (comme par exemple le pessimisme policier) qui ne se transmettent en fait pas de façon universelle². De plus, à partir d'une ethnographie des aides à domicile, Christelle Avril met en lumière comment pour certaines d'entre elles, « tournées » vers les milieux populaires proches du petit patronat, la socialisation professionnelle entretient en fait les dispositions acquises lors d'une socialisation professionnelle antérieure à ces milieux professionnels auxquels elles ont appartenu en tant qu'anciennes petites patronnes, vendeuses ou ouvrières. Ce faisant, elle montre à la fois l'emboîtement de divers moments de la socialisation professionnelle, et l'intérêt qu'il y a à aller au-delà du finalisme et de l'évidence apparente des « socialisations anticipatrices » évoquées plus haut, en suggérant de voir plutôt ici des « socialisations de rappel » par rapport à un groupe social dans lequel ces enquêtées aspirent à revenir³.

D'autres études encore peuvent au contraire faire apparaître les contradictions entre deux temps et deux produits des processus de socialisation pour un même individu, par exemple dans le cas d'une jeune médecin dont la socialisation professionnelle à la spécialité de chirurgienne se heurte aux dispositions genrées acquises précédemment lors de la socialisation familiale⁴.

En ce qui concerne le rapport au politique, tel qu'il peut être approché par le degré d'investissement et les préférences politiques, Daniel Gaxie souligne également, à partir de l'examen de cas individuels, l'importance du caractère successif des diverses socialisations. Le poids des premières expériences s'y illustre, par exemple dans le cas d'une femme dont les primes socialisations, notamment familiales, expliquent à la fois son intérêt pour la politique et son

1. D. Serre, *Les Coulisses de l'État social*, Paris, Raisons d'agir, 2009, p. 275-291.

2. D. Pichonnaz, « L'origine sociale des représentations policières », in S. Witgens, G. Grandjean & S. Vanhaeren, *L'(in)sécurité en question*, Liège, P.U. de Liège, 2015, p. 177-191.

3. C. Avril, *Les aides à domicile*, Paris, La Dispute, 2014, p. 163-176.

4. E. Zolesio, « Marie Laborie, un cas de socialisation chirurgicale ratée », *Sociétés Contemporaines* n° 74, 2009, p. 147-165.

orientation à droite : cette dernière ne sera modifiée que lorsque des changements multiples et congruents (milieu professionnel, position dans la structure sociale, situation conjugale), porteurs de nouvelles influences socialisatrices, se conjugueront et amèneront sa défection à l'égard de la droite. Daniel Gaxie conclut néanmoins au poids plus grand des socialisations postérieures par rapport aux socialisations antérieures dans le cas particulier du rapport à la politique¹. Dans son analyse, la rémanence des produits des socialisations antérieures se traduit surtout par un sentiment de gêne ou de culpabilité pour les individus, qui, dans certains cas, freine les transformations ultérieures et, dans d'autres, oblige seulement à engager un travail de conciliation de ces prises de position potentiellement contradictoires. La question de la hiérarchisation des socialisations successives conduit en effet forcément à poser celle des modalités individuelles de conciliation des produits de ces socialisations. Une synthèse effectuée par Michaël Voegtl, à partir d'enquêtes sociologiques portant sur des « points de bifurcation » (les débuts de la retraite, l'entrée dans la maladie et notamment dans la séropositivité et le sida, et la constitution de l'identité au cours de la carrière homosexuelle) fait ainsi très nettement apparaître le travail de mise en cohérence biographique opéré par l'individu et la manière dont il s'inscrit dans des processus de socialisation².

Enfin, comme on l'a vu dans l'examen des articulations diachroniques des socialisations, il peut être fructueux de se poser la question des logiques sociales qui commandent la forme même prise par l'emboîtement synchronique des socialisations, et son caractère plutôt « génétique » (la prime socialisation restant au principe de l'intériorisation de toutes les intériorisations ultérieures) ou « additif » (sur le mode d'un empilement, voire d'intériorisations parallèles), pour reprendre une alternative proposée par Gérard Mauger, qui formule l'hypothèse d'un primat de la logique génétique aux deux pôles extrêmes de l'espace social et dans les cas de trajectoires de reproduction, et de la logique additive pour les positions intermédiaires et les parcours de mobilité³. Ce type de questions conduit à se pencher de plus près sur les produits d'une socialisation continue.

1. D. Gaxie, « Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales », *Revue française de science politique*, 52, 2-3, 2002, p. 145-178.

2. M. Voegtl, « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques*, 51, 2004, p. 145-158.

3. G. Mauger, « Sens pratique et conditions sociales de la pensée "pensante" », *Cités*, 38, 2, 2009, p. 61-77.

3. Les produits d'une socialisation continue

Au cours des chapitres précédents, nous avons pu rencontrer une grande diversité de contenus de la socialisation. Il n'est pas certain qu'il soit heuristique de les classer selon qu'ils appartiennent au registre de l'attitude (ou de l'habitude) corporelle ou à celui des valeurs ou représentations mentales : une telle distinction est en effet souvent mise à mal par la réalité empirique, qui mêle les deux aspects et se soucie peu d'enfreindre ainsi cette sacro-sainte opposition. En revanche, on peut remarquer que selon le terme qui est utilisé pour désigner les produits de la socialisation, on insiste plutôt sur le caractère sectoriel, « atomique » (disposition à agir, disposition à croire, compétence, attitude corporelle, attitude mentale, opinion, croyance, valeur, catégorie de perception, perspective...) ou « systémique » (système de valeurs, habitus, ethos, vision du monde, monde...) de ce qui est transmis lors des processus de socialisation. Or quel que soit le degré de cohérence de l'ensemble qu'ils forment, le fait de se situer dans l'optique d'une socialisation continue conduit à poser la question de la coexistence de ses produits, qui nous ramène à notre aporie initiale : la socialisation peut-elle être à la fois continue et puissante ? Pour y répondre, on peut examiner dans quelle mesure les socialisations successives produisent ou non une transformation de l'individu. Dans *La Reproduction*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron opposent les « conversions » (substitution complète d'un habitus à un autre) et les « confirmations », « entretiens » ou « renforcement » d'une socialisation antérieure par une socialisation postérieure¹. C'est un dernier axe d'analyse de la socialisation, délimité par ces deux situations extrêmes mais qui comporte également nombre de positions intermédiaires, que l'on propose ici.

3.1 Les socialisations de renforcement

Dans le cadre d'un modèle de socialisation continue, une opération donnée de socialisation peut être un processus puissant de modelage de l'individu sans être nécessairement transformatrice, et on qualifiera de « socialisations de renforcement » ces processus aux effets avant tout fixateurs.

1. P. Bourdieu, J.-C. Passeron, *La Reproduction*, Paris, Minuit, 1970, p. 59-60.

La « fabrique des énarques » qu'opère l'École nationale d'administration, telle qu'elle est analysée par Jean-Michel Eymeri, apparaît ainsi comme un « parachèvement » des socialisations antérieures, qu'elles soient familiales ou scolaires (notamment celle effectuée auparavant par l'Institut d'études politiques de Paris, dont « l'énarque est autant le produit que de l'ENA »), l'ENA accentuant, par une sorte de « passage à la limite », leurs traits caractéristiques sans les modifier. En ce sens, cette institution constitue moins un lieu de formation qu'« une instance de mise en conformité » et de « conformation ». Pourtant, l'effet de cette socialisation de parachèvement n'est pas qu'homogénéisateur : parallèlement, les différences entre étudiants qui n'en existent pas moins à l'entrée selon le sexe, l'âge, l'origine sociale, ou les études passées sortent renforcées du passage par l'institution, et ce d'autant plus qu'elles sont ensuite sanctionnées et institutionnalisées par le classement final¹.

La socialisation de genre fournit également bien des exemples de socialisations de renforcement. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse qu'une bonne part de sa force et de l'hystérésis de ses produits tient à la série de socialisations « fixatrices » tout au long de la vie qui la composent, comme on peut le voir dans les différents textes rassemblés dans un numéro spécial de *Terrains & Travaux* sur les socialisations masculines dans la famille, à l'école et dans les études, dans les groupes de pairs, dans le sport ou à l'armée².

Les cas de socialisations de genre qui ne soient pas de renforcement sont sans doute moins nombreux : on peut penser au contre-exemple frappant du « cas Agnès » étudié par Harold Garfinkel, celui d'un jeune homme ayant décidé de changer de sexe³. Le caractère extrême de l'exemple souligne à quel point il est exceptionnel que tout le travail accompli par Agnès et sur Agnès (répétition des postures féminines devant le miroir, régime alimentaire, apprentissage de la cuisine, de la couture, et du bon goût « féminin » auprès de la mère de son compagnon) constitue une socialisation (postérieure à la socialisation primaire) de transformation et non de renforcement. Mais on peut également rencontrer ces socialisations secondaires de genre dans d'autres situations, comme lorsqu'une sociologue « occidentale » doit faire l'apprentissage secondaire, au

1. J.-M. Eymeri, *La Fabrique des énarques*, Paris, Economica, 2001, notamment ch. 2 et 4.

2. J. Bertrand et al. (dir.), « Socialisations masculines, de l'enfance à l'âge adulte », *Terrains & travaux* n° 27, 2015.

3. H. Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007 [1967], p. 203-295.

cours d'une enquête menée en Arabie Saoudite, de ce qui a constitué la socialisation primaire de genre pour ses enquêtées en termes de réflexes vestimentaires, de rapport au temps et à l'attente ou d'usages de l'espace public¹.

Les exemples évoqués ici pourraient suggérer qu'il existe un lien essentiel entre certaines institutions et la socialisation de renforcement, et qu'il y a donc des institutions de renforcement et des institutions de transformation. Or il faut se garder d'une telle simplification. Comme on l'a évoqué plus haut, l'effet socialisateur d'une institution, ou plus largement d'une instance de socialisation, est soumis à des variations qui proviennent de la rencontre entre l'institution et les produits des socialisations antérieures déposés dans les individus sur lesquels elles travaillent. Par exemple, Fabrice Guilbaud a montré que l'institution totale qu'est la prison pouvait fonctionner autant comme le lieu d'une « socialisation de renforcement des dispositions à la vie de travail » que comme celui d'un apprentissage ou de consolidation des « dispositions aux illégalismes »², ou encore Alice Olivier que l'école de sage-femme pouvait être le lieu d'une socialisation de renforcement ou de transformation des dispositions générées pour les rares hommes qui y sont élèves³; il n'y a pas de relation nécessaire entre un type d'institution et un type de socialisation, mais bien des processus spécifiques, et des variations, à mettre au jour sur chaque cas observé.

3.2 Les socialisations de conversion

À l'autre extrême de ces socialisations de renforcement se situent les processus dits de « conversion », c'est-à-dire de transformation radicale et totale, sur le modèle de la conversion religieuse. Le sujet a semble-t-il fasciné nombre de sociologues, et l'on ne prendra ici que quelques-uns des exemples possibles de cette laïcisation et même cette sociologisation du concept⁴. Émile

1. A. Le Renard, « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées », *Genèses* n° 81, 2010/4, p. 128-141.

2. F. Guilbaud, « Le travail pénitentiaire : sens et articulation des temps vécus des travailleurs incarcérés », *Revue Française de Sociologie*, 49, 4, 2008, p. 788.

3. A. Olivier, « Des hommes en école de sages-femmes », *Terrains & travaux* n° 27, 2015, p. 79-98.

4. M. Darmon, « Sociologie de la conversion », in C. Burton-Jeangros, C. Maeder (dir.), *Identité et transformation des modes de vie*, Seismo, Genève et Zurich, 2011, p. 64-84.

4 Socialisation continue et transformation de l'individu : une grille d'analyse

Durkheim, déjà, accorde ainsi une telle importance à la notion qu'elle lui sert de référence pour définir l'éducation comme une conversion « lente » :

la vraie conversion, c'est un mouvement profond par lequel l'âme tout entière, se tournant dans une direction toute nouvelle, change de position, d'assiette et modifie, par suite, son point de vue sur le monde (...) Ce même déplacement peut se produire lentement, sous une pression graduelle et insensible ; et c'est ce qui arrive par l'effet de l'éducation¹.

Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, quant à eux, utilisent le terme de *metanoia* pour souligner le caractère radical de ces transformations – ce mot grec, désignant la « conversion », impliquant l'idée d'une mutation et d'une renaissance. Dans le cadre d'une théorie de l'habitus, des techniques particulièrement poussées de « déculturation et de reculturation » sont en effet nécessaires pour « produire un habitus aussi semblable que possible à celui que produit la prime éducation, tout en ayant à compter avec un habitus préexistant »², ou, en d'autres termes évoqués dans le chapitre 1 de notre parcours, pour remplacer des « dispositions irréversibles » par « d'autres dispositions irréversibles ». Le caractère apparemment contradictoire de cette dernière formule le montre bien : le thème de la conversion intéresse paradoxalement des sociologies qui, comme celles de Durkheim ou de Bourdieu, établissent par ailleurs la force des primes socialisations et des hystérésis, et qui sont donc confrontées à la question de la possibilité même des conversions. C'est ainsi qu'on trouve également ce thème chez Peter Berger et Thomas Luckmann quand ils abordent ce qu'ils nomment les « alternations » : des cas extrêmes où l'individu « change de monde », c'est-à-dire au cours desquels intervient un processus de socialisation qui transforme l'individu de manière totale – ou quasi-totale, disent-ils, si l'on considère qu'il garde le même corps et qu'il vit dans le même univers physique. Une alternation constitue donc une re-socialisation qui ressemble à la socialisation primaire par son caractère radical et probablement affectif ; elle s'en distingue cependant dans la mesure où elle ne se fait pas *ex nihilo* et doit « désintégrer » les produits des socialisations précédentes. C'est à nouveau le modèle de la conversion religieuse

1. É. Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, Paris, PUF, 1990 [1938], p. 38-39.

2. P. Bourdieu, J.-C. Passeron, *La Reproduction*, op. cit., p. 59-60.

qui est mis en avant par les deux auteurs, qui mentionnent également la psychothérapie ainsi que l'endoctrinement politique (ils citent les techniques de « lavage de cerveau » en Chine communiste, qui constituent un exemple très fréquent des processus de conversion chez les sociologues américains de la guerre froide¹). Ils mettent aussi en lumière une dimension particulièrement importante des conversions : les conditions nécessaires à ce qu'elles produisent leurs effets. Ils soulignent en effet que ce n'est pas la crise mystique qui produit en elle-même le converti, mais bien l'inscription dans une structure sociale qui « confirme » jour après jour les produits de la re-socialisation et qui permet de *rester* converti. On pourrait dire, en retournant la formule de Durkheim, que « la conversion est une éducation » qui exige elle aussi du temps et des pratiques pour produire des effets de socialisation. Le caractère radical de la transformation issue des alternations nécessite en outre un travail biographique important, qui est le seul à faire exception à la règle mise au jour par les deux auteurs qui veut que le passé des socialisations antérieures constitue la base de la réalité du présent : dans le cas des alternations, c'est au contraire le présent de la transformation radicale qui devient le filtre exclusif à partir duquel l'individu envisage les produits de ses socialisations passées et réinterprète son histoire personnelle du point de vue de son aboutissement².

Aborder les processus de transformation individuelle à partir de la notion de « conversion », c'est alors se donner les moyens de penser ensemble l'hystérésis et la réversibilité des dispositions, les changements pratiques et les discours sur la modification de soi, les caractéristiques processuelles du travail de transformation, les conditions sociales de possibilité de la modification des personnes ou encore l'inscription des conversions dans un espace social orienté, structuré notamment par la classe et le genre³.

3.3 Les socialisations de transformation

L'étude des processus de conversion a donc mobilisé bien des approches sociologiques, même si leur fréquence sociale n'est probablement pas très élevée. Leur analyse joue de ce fait le rôle d'un cas extrême à l'aune duquel on peut ensuite examiner des situations de socialisation moins accusées mais

1. Voir par exemple A. Strauss, *Miroirs et masques*, *op. cit.*, p. 125-130.

2. P. Berger, T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 261-268.

3. M. Darmon, « Sociologie de la conversion », *op. cit.*

plus courantes, comme le sont toutes celles qui ne constituent pas une transformation radicale et totale de l'individu mais qui ne font pas non plus que confirmer et renforcer une socialisation antérieure. On peut ainsi qualifier de « socialisations de transformation » les processus qui impliquent, à un degré ou à un autre, une transformation de l'individu, sur un plan ou sur un autre, cette dernière étant par définition *limitée* au regard de ce qu'impliquerait un processus de conversion.

L'effet des socialisations de transformation peut tout d'abord être limité dans le temps. Erving Goffman avance ainsi que les opérations de « redressement » menées dans le cadre pourtant étendu du pouvoir de l'institution totale n'ont pas d'effets durables une fois que le reclus en est sorti – en revanche, mentionne-t-il en passant, il peut tout à fait exister des modifications qui perdurent suite à la socialisation institutionnelle, mais elles ne correspondent pas aux buts avoués de l'institution¹.

La limitation des effets des socialisations de transformation peut également être relative aux domaines sur lesquels elles s'exercent. S'opposant précisément à un modèle de la conversion scolaire, qui suggérerait que les cas de réussite scolaire en milieu ouvrier ne pourraient provenir que de la transformation radicale de l'enfant, de toute sa personne et de tous ses goûts ou allégeances « populaires », Bernard Lahire met en lumière de nombreux cas où les effets de la socialisation scolaire sont limités à un domaine pratique très circonscrit. Ainsi en est-il du cas de deux agrégées de lettres, d'origine moyenne ou populaire, aux pratiques littéraires extrêmement légitimes découlant de l'acquisition de dispositions cultivées à l'école, mais dont le sens de la légitimité culturelle se limite à la littérature et ne s'illustre dans pratiquement aucun autre domaine culturel². De même, en étudiant des actions menées conjointement par des enseignants et des travailleurs sociaux sur des familles populaires, Daniel Thin montre que le modèle implicite qui dirige leurs actions est celui de l'alternation : ils tablent sur une transformation radicale et totale des enfants et des modes mêmes de socialisation dans ces familles, et espèrent une conversion des familles populaires au mode scolaire de socialisation. Une telle alternation s'avère cependant impossible, notamment dans la mesure où cette action sur les familles est loin d'avoir le pouvoir d'une institution totale, et où les transformations qu'elle induit néanmoins

1. E. Goffman, *Asiles*, op. cit., p. 116.

2. B. Lahire, *La Culture des individus*, op. cit., p. 147-159.

se limitent à des pratiques ou des domaines qui sont compatibles avec les dispositions populaires préexistantes de ces familles¹.

Les socialisations de transformation peuvent enfin avoir une action essentiellement destructrice (des produits des socialisations antérieures) sans effet proprement constructif (c'est-à-dire sans que soient intériorisés de nouveaux produits). Dans ses travaux sur « les enfants de la démocratisation scolaire », Stéphane Beaud montre ainsi, avec Michel Pialoux, que la socialisation qui s'effectue au sein des institutions scolaires comme le collège ou le lycée s'avère suffisamment forte pour « déculturer » les élèves d'origine populaire (et notamment les éloigner de l'ethos ouvrier traditionnel, voire les conduire à en mépriser les manifestations) mais se révèle impuissante à les « acculturer » à la culture scolaire². Cette socialisation est donc formatrice dans la mesure où elle modèle l'individu, mais de manière plus destructrice que constructive – sans qu'il faille cependant donner un sens normatif à ces termes. Plus tard, certains de ces élèves se retrouvent « perdus à la fac », et la socialisation qui s'opère au cours des années universitaires implique à nouveau une « perte de repères » par rapport au lycée mais seulement, au mieux, une « demi-acculturation » à l'ordre universitaire qui ne se traduit pas par l'intériorisation des « bonnes » manières de travailler. L'institution scolaire ne leur offre en effet ni un apprentissage ni un encadrement qui puissent contrebalancer le poids de leur rapport au scolaire, de leurs conditions de vie et de la continuité socialisatrice de leur inscription dans « le quartier »³.

Du fait de l'existence de socialisations de renforcement, on peut donc être socialisé en continu sans être transformé en continu ; du fait de l'existence de socialisations de transformation, on peut être transformé par un processus de socialisation sans l'être de manière définitive, intégrale ou complète. La socialisation peut donc être à la fois forte et continue sans que cela signifie que des transformations radicales et totales de l'individu se succèdent tout au long de sa vie. Par ailleurs, le caractère continu de l'action de la société sur l'individu ne fait pas forcément disparaître le caractère primordial et surdéterminant de certaines instances ou de certains moments dans la construction sociale des individus, mais les resitue dans un processus plus long et plus

1. D. Thin, *Quartiers populaires*, Lyon, PUL, 1998, p. 205-275.

2. S. Beaud, M. Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 2004 [1999], deuxième partie.

3. S. Beaud, *80 % au bac... et après ?*, Paris, La Découverte, 2002, deuxième partie.

varié. C'est du fait de ce caractère à la fois continu et varié qu'une distinction trop claire entre « socialisations primaires » et « socialisations secondaires » apparaît finalement moins éclairante qu'il n'y semblait. Elle introduit tout d'abord une discontinuité théorique parfois peu évidente à appliquer : l'école tient-elle, par exemple, de la socialisation primaire ou secondaire ? Faut-il séparer sur ce point école maternelle et université ou bien faire prévaloir ce qui les rassemble ? Ne faudrait-il pas même distinguer entre l'école maternelle comme socialisation primaire pour les enfants d'instituteurs, et socialisation secondaire pour les enfants d'origine populaire du fait de son éloignement des normes et modèles de leur socialisation familiale ? De plus, tout usage d'une distinction stricte entre socialisations primaire et secondaire a également pour inconvénient de réunir sous une même étiquette des socialisations qui peuvent être très différentes, et que leur caractère primaire ou secondaire est loin de suffire à caractériser : par exemple, dans le cas des « socialisations secondaires », une socialisation conjugale et une socialisation professionnelle, ou bien une socialisation professionnelle s'étirant sur toute une partie du cycle de vie et une socialisation institutionnelle très brève découlant par exemple d'une hospitalisation. On peut par conséquent défendre l'idée selon laquelle il est plus riche, plus précis et plus clair de définir les socialisations successives, en fonction de l'optique de recherche choisie, par l'instance qui les opère et son identité sociale (socialisation familiale, scolaire, amicale, par les pairs professionnels...) ou sociologique (socialisation institutionnelle, par le groupement, par le groupe...), en identifiant certains traits de leur fonctionnement (socialisation par l'éducation, l'exemple, la situation, le langage, la pratique...), ou les effets qu'elles ont sur l'individu (socialisations de renforcement, de transformation, ou de conversion), ainsi que leur position dans la série des processus qui constituent la socialisation continue.

